

Festivals

Élie Castiel, Jacques Lamoureux, Patrick Schupp and Carlo Mandolini

Number 158, June 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50169ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É., Lamoureux, J., Schupp, P. & Mandolini, C. (1992). Review of [Festivals]. *Séquences*, (158), 7–12.



LES RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

Événement indispensable, *Les Rendez-vous du cinéma québécois* se sont institutionnalisés, d'où l'accroissement d'une couverture médiatique, parfois tendancieuse, mais essentielle. Les esclandres à la Lauzon ne faisant plus d'effet, les soirées d'ouverture et de clôture s'assimilent au goût du jour: inauguration en grande pompe, finale un peu plus discrète. Entre les deux, un débat traditionnel sur le cru de l'année, agrémenté de quelques échanges publics, parfois un peu trop vifs.

Pour un pays qui compte seulement six millions d'habitants, et malgré la récession économique en cours, on tourne beaucoup au Québec. C'est l'avis non seulement des invités au débat sur le cru 91, mais aussi l'opinion de quelques spectateurs interrogés chaque soir, au hasard.

Malgré la plupart des cinéastes, et surtout les nouveaux, tourment court ou tout au plus réussissent-ils à produire des premiers essais convenables. Le long métrage demeure donc l'apanage de quelques privilégiés.

C'est ce qui explique que le film d'ouverture ne reflétait pas les diverses tendances illustrées dans les œuvres présentées au cours des *Rendez-vous*. Malgré ses nombreux attributs, *Being at Home with Claude* (voir *Séquences*, no. 157, p.

52), s'immisce dans ces *Xe Rendez-vous* comme un outil à faire mousser l'événement.

Dans le court métrage, ce sont *Lettre à mon père* de Michel Langlois et *Des petits pois dans la narine dilatée d'un élan amoureux* d'Hugo Brochu qui ont retenu le plus notre attention. Dans sa lettre filmée, Michel Langlois anime les objets et fait parler les images figées. À la nostalgie, il emprunte la douceur des beaux moments, mais aussi l'aspérité et l'amertume de quelques vérités enfouies. Plutôt que de s'immerger dans le pathos, il opte pour la sobriété, particularité qui se transmet dans un style neutre et une mise en scène distanciée, mais pas inaccessible pour autant. Hugo Brochu nous surprend. Contrairement à ce que le titre pourrait signifier, le film respire l'air d'un nouveau cinéma québécois en voie de formation. Il y a un potentiel énorme chez ce jeune cinéaste. Et c'est surtout sa très grande sincérité qui fait oublier les quelques faiblesses de l'ensemble.

Essai érotique, *Dans la queue le venin* révèle un cinéaste qui, carrément, sait filmer le désir. Il s'agit d'Alain Jacques. Ce n'est pas le cas, cette fois-ci, de Jeanne Crépeau dans *Claire ou l'Obscurité*. Jadis plus en forme, elle se contente ici de simplement filmer.

Tandis que Monique Crouillère réussit l'adéquation du documentaire et de la fiction dans *Céline au Mali*, Michel Murray intègre péniblement la fiction à l'animation dans *Le Pirate et Le Déserteur*. Mais à côté de lui, Martin Lessard semble moins inspiré dans *Les Archives*. De Camille Laperrière, *Le Cadeau* enregistre des images pêle-mêle sans aucun lien apparent les unes avec les autres.

Du côté du moyen métrage, *J'te demande pas le ciel!* ne prend pas

La Fourmi et le Volcan



assez de distance entre les sentiments filmés et les personnages qui les vivent. Alors qu'il aurait dû nous toucher, le film de Pierre Gang arrive à peine à nous intéresser, malgré une approche de style très appropriée au sujet et une honnête interprétation des deux principaux comédiens.

Les Sauf-conduits, par contre, révèle une réalisatrice sur qui il faut d'ores et déjà compter. Manon Briand filme l'amour comme on donne une caresse. À une réalisation appuyée, la jeune cinéaste préfère une mise en images elliptique. Ses personnages sont modernes, attachants, frivoles devant le quotidien, impuissants devant le désir, sentiment plus fort qu'eux. Et entre eux et celle derrière la caméra, il existe une réciprocité qui rend l'oeuvre d'autant plus passionnante.

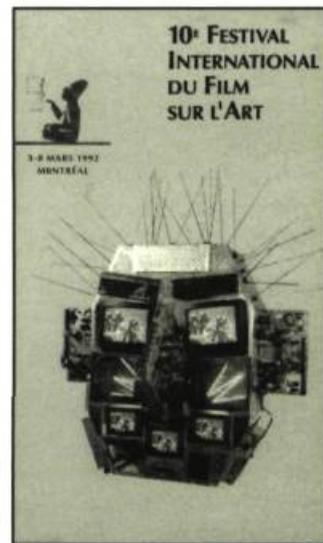
Le film de Denys Lortie est un essai conceptuel assez bien réussi, mais *Les Bums du paradis* n'ont rien de nouveau à nous apprendre. Tout le contraire de *67 bis, boulevard Lannes* de Jean-Claude Labrecque, cinéaste qui, avant tout, filme l'émotion à l'état pur quel que soit le genre qu'il manipule.

Il est dommage que dans *Xénofolies*, Michel Moreau ne nous en dit pas plus long sur les relations complexes entre étudiants de différentes ethnies. Il n'offre pas non plus de point de vue. Même constatation chez Gary Beitel dans *Bonjour! Shalom!* Mais en réussissant à s'infiltrer dans un milieu traditionnellement impénétrable et à dialoguer avec ses représentants, le cinéaste parvient à rendre l'oeuvre cruciale.

La Fourmi et le Volcan demeure une des plus étonnantes surprises de ces *Rendez-vous*. Le grand mérite de Céline Baril est d'avoir réussi à comprendre une culture étrangère en la présentant sous un angle totalement démythificateur.

Et dans *L'Arbre qui dort rêve à ses racines* (voir p. 47), Michka Saäl vient soudainement surprendre notre confort quotidien en nous incitant à la réflexion. À l'instar de Paul Tana qui présentait *La Sarrasine* (voir p. 46), Michka Saäl appartient au cercle de ceux et celles qui sont en train de forger un cinéma à saveur *multiculturelle*. Peut-être bien qu'il s'agit du cinéma québécois de demain!

Élie Castiel



FESTIVAL DU FILM SUR L'ART

PEINTURE - ARCHITECTURE - SCULPTURE

Quelle semaine d'émerveillement (et d'épuisement!) que celle du Festival international du film sur l'art. Que de trouvailles et de découvertes étonnantes. Un hurluberlu, Jim Whiting, fabrique de folles sculptures qui bougent. Un artiste écossais, Tom McKendrick est obsédé par les sous-marins. Un artiste canadien, Krzysztof Wodiczko, projette des diapositives sur des édifices. Une cinéaste, Eve Ramboz, découpe et anime des personnages des peintures de Bosch. Un poète franco-ontarien, Patrice Desbiens, parle de ses «deux cerveaux en chicanes». Un amateur d'art, Daniel Cordier, établit un parallèle entre l'acte de collectionner des oeuvres et l'amour. Un collectionneur anglais, A. Gernstein, a mis six ans pour localiser et acquérir la toute première photographie prise par Niepce en 1827. Une dessinatrice de mode, Vivienne Westwood, instigatrice du style punk, est habillée comme madame Thatcher! Un dessinateur corrosif, Félicien Rops, écrit: «J'ai failli devenir honnête.» Un metteur en scène de théâtre, Patrice Chéreau, affirme: «J'ai l'impression que je ne sais rien faire.» Et finalement, ce merveilleux sculpteur, Andy Goldsworthy, crée des oeuvres éphémères en parfaite symbiose avec la nature.

Du foisonnement de films et vidéos au FIFA, j'ai réussi à voir 67 (dont tous ceux de la compétition) des 154 documents offerts. De cette orgie artistique, une trentaine d'oeuvres émergent. En voici quelques-unes.

Paris, roman d'une ville de Stan Neumann. Un des plus beaux films du Festival et qui aurait dû figurer au palmarès. Comment Paris s'est-il transformé, en l'espace de cent ans, de ville médiévale en ville moderne? L'«historien de villes», François Loyer, se fait détective et parcourt la ville à la recherche de détails révélateurs. Un texte qui nous apprend (souvent avec humour) une foule de choses: une leçon d'urbanisme pour le commun des mortels et non pour initiés seulement.



Paris, roman d'une ville de Stan Neumann

Une caméra constamment en mouvement (montée sur une grue) caresse les édifices à la hauteur des toits, repérant l'angle d'une rue ou un détail architectural. En noir et blanc, avec la seule musique des bruits de la ville, une visite inusitée de Paris. 52 minutes qui passent trop vite.

Velasquez, stratégie pour un spectateur de Didier K. Baussy (Prix de la meilleure analyse picturale). Si l'on se réfère aux autres films de Baussy (sur Le Tintoret, Bonnard, Picasso, Matisse, Monet et Titien) présentés presque annuellement au FIFA, on peut affirmer avec certitude qu'il est le meilleur réalisateur de films sur l'art parce qu'il pénètre l'univers pictural. **Velasquez** confirme les qualités de ce cinéaste spécialisé: une réflexion intelligente (fruit de

recherches originales sur le sujet) et une fusion parfaite des composantes du cinéma: scénario remarquable, texte soigné, choix judicieux des voix de la narration, images magnifiques et sensuelles, montage approprié au propos et musique non abusive. Un régal pour l'esprit, l'oeil et l'oreille!

Pictures to an Exhibition: Morris Louis Goes to Milan de Robert Pierce. Un excellent reportage sur les pérégrinations des peintures de Louis entre New York et l'Italie. Les dimensions absolument gigantesques des oeuvres nécessitent un traitement hors du commun: détacher les toiles de leur support, les enrouler, les expédier par cargo et les remettre en état premier en Europe: une aventure passionnante.

Larsen-Light Now de Pi Michael (Grand Prix Pratt & Whitney, Canada) nous révèle l'architecte danois Henning Larsen, un homme simple et dénué de toute prétention. Une caméra habile capte la lumière qui est le véritable pivot de ses constructions. Dépouillé sans être froid, l'édifice du ministère des Affaires étrangères en Arabie Saoudite s'impose comme un chef-d'oeuvre.

Pierres d'étoiles de Gérard Raynal s'intéresse aux splendeurs des églises romanes menant vers Saint-Jacques de Compostelle. Le chef-opérateur Marc-André Batigne a trouvé la parfaite équation entre cet art sobre, porteur d'intenses valeurs spirituelles, et le jeu du soleil sur la pierre. Malheureusement, il faudrait se boucher les oreilles pour éviter un texte prétentieux et abscons.

Michael Powell de David Hinton et **Voyages surprise d'Alexandre Trauner** de Teri Wehn-Damisch. Le réalisateur britannique Powell raconte ses déboires de toutes sortes, spécialement avec **Peeping Tom**, film maudit. Le décorateur Trauner évoque sa collaboration avec Carné et Prévert (**Drôle de drame**, **Quai des Brumes**, **Le jour se lève**, **Les Enfants du paradis**). Ces deux vidéos ont en commun a) d'avoir été réalisés non par *sur* mais *avec* les intéressés b) d'être très originaux dans leur conception: on ne s'est pas contenté d'asseoir l'artiste et de le laisser parler, entrecoupant son discours d'éléments



Pierres d'étoiles de Gérard Raynal

visuels. Chaque extrait de leurs oeuvres est amené habilement par une mise en situation toujours renouvelée, créant ainsi un rythme très dynamique.

Je m'en voudrais de ne pas relever, même brièvement, quelques oeuvres de qualité **Aaron Siskind: Making Pictures**: merci à Judith Wechsler d'avoir pensé à nous montrer, à l'oeuvre, ce célèbre photographe porté sur l'abstraction, photos de murs en particulier. (Il décédait quelques temps après le tournage).

Le Japonisme de Guido De Bruyn. Un document de toute première qualité retraçant quelques influences du Japon sur l'art occidental (mystérieusement absent du palmarès).

Masters of Illusion de Rick Harper. La découverte de la perspective par les peintres de la Renaissance italienne. Ce document utilise les ressources illimitées de l'ordinateur: c'est sûrement une des solutions de l'avenir pour les productions à caractère didactique. (Prix du meilleur essai).

Quatre portraits d'artistes: **Max Ernst** de Peter Schamoni (ami de l'artiste) évoque avec brio ce créateur protéiforme dont les sculptures transcendent, à mon avis, les oeuvres à deux dimensions. Et trois fascinantes productions captant des artistes en pleine création: **Submarine** de Mark Littlewood nous fait partager la passion de Tom McKendrick pour les formes, les couleurs (la rouille!) et les textures (métal écorché). Avec **Chadwick** de Barrie Gavin, on assiste aux différentes phases de l'élaboration

d'une sculpture monumentale où la soudure joue un rôle primordial. Enfin **Ansel Kiefer: Operation Sea Lion** de Christopher Swayne. Pour la première fois l'artiste controversé accepte d'être filmé. Kiefer s'affaire à «déterrer quelques fantômes du passé de l'Allemagne». Les quatre oeuvres ont remporté, à juste titre, des prix. Dans l'ensemble, les choix du jury (à deux exceptions près) sont satisfaisants, contrairement à certaines aberrations des années passées.

Mentionnons aussi **Charles et Marie-Laure de Noailles** de Patrick Mimouni. Une délicieuse évocation au charme discret d'un couple de mécènes visionnaires et avant-gardistes qui financèrent, entre autres, Cocteau (**Le Sang d'un poète**) et Buñuel (**L'Âge d'or**).

Quant aux cinéastes d'animation, ils semblent en panne d'inspiration, car plusieurs s'escriment à «animer» des peintures: exercice futile dans la plupart des cas (sauf **L'Escamoteur**) et qui ne mène nulle part. Le pauvre Seurat a été trois fois la cible de ces vandales avec **Rêves de lumières**, **Paris '900**⁽¹⁾ et **L'Empire des lumières** (pourquoi d'ailleurs ce titre qui est celui de deux toiles de Magritte, l'une au Moma (Musée d'art moderne) de New York et l'autre dans la collection de Peggy Guggenheim à Venise?). Ce dernier film est une production de l'O.N.F. signée François Aubry. Un film ambitieux, boursofflé, à la musique envahissante et qui en remet, tout le contraire de **Velasquez** (voir plus haut). D'autre part, l'exposition (à la Cinémathèque québécoise) des éléments de tournage de **L'Empire des lumières** s'avérait beaucoup plus attachante que le film lui-même.

En somme, une très bonne récolte pour le FIFA 92.

Le FIFA a fêté ses dix ans cette année, grâce à René Rozon, âme dirigeante de cette manifestation. Montréal est choyée de pouvoir entrer en contact avec des films sur l'art venant du Japon, de la Croatie, du Danemark, de la Hongrie, de l'Autriche, etc.

Jacques Lamoureux

(1) '900 = 1900

MUSIQUE - DANSE - THÉÂTRE

Comme d'habitude, le Festival, même en fêtant son 10^e anniversaire, nous a offert le contingent habituel de documentaires, en majorité, et de représentations filmées ensuite, la plupart trahissant un rapport évident avec la télévision: format, prises de vues, montage et durée. Ce n'est pas une critique, mais une constatation. Ces documents, s'ils n'apportent en général rien de bien neuf, du moins constituent-ils un miroir souvent intéressant des activités artistiques mondiales, ainsi que de ceux et celles qui en sont responsables.

Dans le domaine musical, un beau documentaire sur le violoniste roumain **Yehudi Menuhin: a Family Portrait** (Tony Palmer, 1990). Nous suivons Menuhin tout au long de ses multiples activités commentées par quelques entrevues dont une, passionnante, avec Ravi Shankar pour l'enregistrement d'un disque de violon et sitar.

Le film sur la première année de Claudio Abbado à la tête de l'Orchestre Philharmonique de Berlin où il succédait à Herbert von Karajan (**Abbado in Berlin**, Peter Gelb, 1991) est intéressant, et trop maigre, en regard du contenu et de la forme. Attendons quelques années de pratique qui donneront certainement à Abbado le poids artistique qui lui manque. Gelb a aussi signé la fascinante histoire d'une collaboration exceptionnelle: celle de **Kathleen Battle and Wynton Marsalis: Baroque Duet** (1991), passée sur la chaîne PBS en décembre dernier. Nous avons droit à de superbes duos baroques (Scarlatti, Bach) et à d'étonnantes soli de jazz progressif. Enfin Dery Bailey a retracé les 45 ans de carrière et le concert d'adieu de Joan Sutherland (**La Stupenda: A Portrait**, 1991) selon le topo habituel: entrevues, extraits d'opéras, documents personnels (Dame Joan commentant les plantations de son jardin) ou programmes de télévision (encore et toujours).

Dans un genre apparenté, le **Vaughan Williams** de Ken Russell (malgré une certaine ancienneté: 1984 !) a été une heureuse surprise, et assez loin du style ordinaire de

Russell: sobre, bien structuré et parfaitement documenté. Un entretien avec sa veuve est particulièrement révélateur. **Andrew Lloyd Webber**, tel que vu par Alan Benson (1986), en revanche, ressasse des lieux communs et des extraits très connus d'oeuvres encore plus connues (*Evita*, *Cats*, *Phantom of the Opera*) qui, entendues bout à bout, livrent un étrange secret: ses partitions se ressemblent finalement beaucoup, et Webber n'est peut-être après tout qu'un opportuniste habile.

P. G-H, A Modern Odyssey. (John Tristram, 1991) m'a beaucoup intéressé, mais sans me plaire vraiment. Une des très rares femmes compositrices, Peggy Glanville-Hicks, disparue en 1990, a exercé toute sa vie une influence déterminante sur la vie musicale à New York (où elle résidait) et dans le monde anglo-saxon, y compris l'Australie, son pays d'origine. Le film ne rend malheureusement pas justice à la richesse de la matière et m'a semblé un peu bâclé.

Pour moi (et pour bien des gens qui l'attendaient avec impatience), le clou de cette section était incontestablement **Carmen: A Musical Fantasy** (Akira Sugira, 1989), une oeuvre assez difficile à décrire — mélange de danses, mouvements rythmés, effets visuels percutants, îlots musicaux tantôt occidentaux (musique de Bizet), tantôt traditionnels (japonais). Cette oeuvre courte (38 minutes) laisse une impression inoubliable autant que dérangement, qui lui a d'ailleurs valu le prix de la meilleure adaptation. Ce n'est pas vraiment le contexte andalou et les amants maudits de Mérimée, mais une espèce d'archétype féminin de passion et de mort, subtilement équilibré entre la gestuelle et l'aridité Nôh et une éclatante richesse visuelle très andalouse. Une réussite.

La danse, maintenant: tout d'abord, un documentaire **Rudolf Nureyev, Story of a Dancer** (Patricia Foy, 1991) qui date un peu, même s'il est récent. On connaît Nureyev trop bien et depuis trop longtemps, et on ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà, malgré les soi-disant confidences du danseur qui essaie de vendre la proie pour l'ombre!



Dance of Darkness d'Edin Velez

Ensuite, une docu-compilation sur le danseur-chorégraphe Hermes Pan, **Dansons comme des fous à Hollywood** (Robert Kuperberg, 1990) où on découvre les résultats (la danse et les danseurs, notamment Fred Astaire qui travailla avec lui jusqu'à sa mort) en voyant les causes: le montage minutieux des chorégraphies par celui qui domina la danse à Hollywood pendant plus de trente ans. Fascinant!

Dance of Darkness (Edin Velez, 1989) et **Dead Dreams of Monochrome Men** (David Hinton, 1990) étaient, et de loin, les deux films les plus importants sanctionnés par deux prix: la technique pour Velez et l'adaptation pour Hinton. Le premier analyse, commente, présente et rend compte d'un phénomène essentiel dans le développement de la danse contemporaine: le Buto, venu du Japon, né de l'horreur de la guerre et de la nuit (dont il a pris le titre). Commentaires lucides et percutants, répétitions et spectacles se succèdent sans heurts et dans une impeccable continuité. Et ce qui est certainement le plus difficile à absorber pour le spectateur, ce n'est pas tant l'implacable et effrayante lucidité des chorégraphies que la vision apocalyptique (montage et prises de vues) du réalisateur.

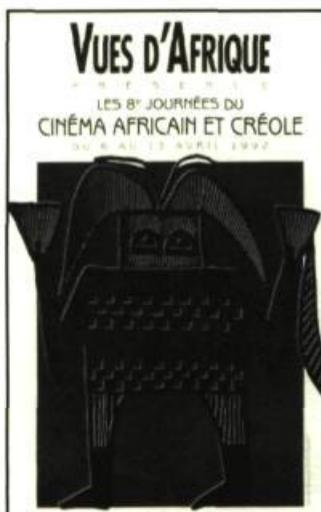
Le second est la mise en images d'une chorégraphie de la troupe britannique de danse-théâtre DV 8. Quatre hommes reconstruisent de l'intérieur, et dans des décors sordides, les jeux tragiques de la passion, de l'amour, du désir, de la solitude, de la violence et de la peur, du

sadomasochisme et de la mort. Cette vision n'est malheureusement ni fortuite, ni inventée, et reflète avec une terrible exactitude certains aspects du monde d'aujourd'hui. On sort de la projection avec un mélange de désespoir et de dégoût, mais oh combien décuplant! De fait, on oublie rapidement le médium (le film) pour ne plus regarder et absorber que le message (la chorégraphie). C'est assez dire son impact et son urgence.

Enfin, le théâtre, qui n'était guère représenté que par deux documentaires: le premier (encore!) sur **Patrice Chéreau: épreuve d'artiste** (Pascal Aubier, 1990), ses 25 ans de carrière aux Amandiers, et qui ne nous apprend rien. Son travail, au théâtre comme à l'opéra, a été discuté, commenté et largement publicisé, en bien comme en mal.

Le second raconte **Jean Vilar: aventure et passion** (Marcel Teulade, 1991), maître à penser de toute une pléiade d'artistes de premier plan: Gérard Philipe, Philippe Noiret, Geneviève Page, Suzanne Flon, Daniel Ivernel... et bien sûr le fondateur du Théâtre National Populaire, le T.N.P. (dont notre T.N.M. a repris l'idée, mais non la réussite, hélas !), la plus importante troupe française après la Maison de Molière. Portrait fascinant et complet de l'homme, du créateur, du visionnaire, de l'interprète et du metteur en scène que le réalisateur, avec une humilité exemplaire, a mis au point avec une caméra discrète mais omniprésente et un montage remarquable.

Patrick Shupp



LES 8^e JOURNÉES DU CINÉMA AFRICAIN ET CRÉOLE

Entre le combat pour un véritable respect des droits de l'homme et l'effort farouche de sauvegarder ses valeurs et traditions face à l'Occident qui s'impose à coup d'antennes paraboliques; entre la lutte perpétuelle contre le désert qui avance et la déforestation, l'Afrique et les pays créolophones crient leur mal à l'âme. Du nord au sud, la cinématographie du Tiers-Monde reflète l'inquiétude d'un quotidien difficile et de lendemains incertains. Les 8e Journées du cinéma africain et créole tenues à Montréal en avril dernier nous auront permis de voir ce qui se dessine dans le cinéma africain et créole.

Essentiellement, le cinéma africain et créole est un cinéma de la jeunesse. Une jeunesse confrontée à une réalité qu'elle n'accepte pas et qui exprime sa révolte et son mécontentement, en brisant des interdits et en mettant en doute un savoir séculaire. Ainsi, les jeunes héros du film **Un amour à Casablanca** (Abdelkader Lagtaâ, Maroc) se font les porte-parole de toute cette génération en scandant: «Comment puis-je me développer dans cette société?» Si **Un amour à Casablanca** est médiocre, il laisse au moins entrevoir le malaise de cette jeunesse qui se cherche dans un monde qui ne semble plus lui convenir. Mais le combat est difficile, et parfois les jeunes choisissent l'exil

qui fait miroiter l'espoir d'une vie meilleure. De nombreux films ont abordé ce sujet et illustré le difficile statut d'exilé ou d'immigrant. Le court métrage **Fifty, Fifty, mon amour** (Nadia El Fani, Tunisie) traduit avec grande sensibilité, tout le drame de l'immigrant déchiré entre deux pays, deux amours et qui rêve du «Louvre à Tunis et de Paris au bord de la mer».

Mais exil rime souvent avec déracinement et perte d'identité. L'exil est cruel pour l'Africain, nous a-t-on sans cesse rappelé. C'est le cas du sympathique **Toubab bi** (Moussa Touré, Sénégal; prix du meilleur long métrage) qui raconte l'aventure parisienne d'un jeune Sénégalais parti faire un stage de cinéma dans la Ville Lumière. Mais son voyage aura également pour but de ramener le petit Idi à son père absent du Sénégal depuis cinq ans et de remettre dans le «droit chemin» un ami d'enfance qui, à Paris, gagne sa vie en tant que proxénète, propriétaire d'un club vidéo pornographique et, croit-on deviner, trafiquant de drogue (ouf!).

Partir, revenir, disait Lelouch. Si plusieurs sont partis, certains ne sauront résister au *rappel* de la mère patrie. Trente ans après l'indépendance, les enfants prodiges tentent un rapprochement. L'émouvant **Djembefola** (Laurent Chevalier, France/Guinée), entre émotion et rythme endiablé, suit le percussionniste de réputation internationale Mamady Keita, maintenant établi à Bruxelles. Il tente de renouer avec la Guinée en retournant dans son village natal après 26 ans d'absence. Et si parfois, comme dans **Toubab bi**, les cinéastes y vont un peu trop à fond de train sur les dangers de l'exil, cela n'empêche pas une nette tendance d'émerger de ce cinéma: ils ont en effet entrepris un important mouvement de revalorisation de l'Afrique. **Set Setal Dakar** (Moussa Sene Absa, Sénégal), en décrivant l'effort d'embellissement des quartiers populaires de Dakar, symbolise cette revalorisation. Mais la renaissance de la fierté africaine passe d'abord par une série de questionnements sur l'histoire de la colonisation et de l'indépendance. Pour nombre de ces jeunes cinéastes, le mouvement d'indépendance des années 60 n'est qu'un vague souvenir ou quelques phrases dans un livre d'histoire. Alors, on reparcourt l'histoire en essayant de comprendre

les raisons de l'échec qui a suivi l'indépendance.

Tala-Tala (David-Pierre Fila, Congo; mention du jury du documentaire) cherche, dans un hymne au fleuve Congo, le reflet d'un passé mythique. **Saout en has - la voix du cuivre** (Moez Kammoun, Tunisie) se sert habilement de la dégradation de l'artisanat du cuivre pour dénoncer la perte des valeurs traditionnelles arabes. **Contes de cyclones en septembre** (Christiane Succab-Goldman, Guadeloupe; prix du meilleur film provenant d'un pays créole), part lui aussi d'un sujet très défini, les ravages causés par le cyclone Hugo en Guadeloupe, en 1989, pour ensuite dériver vers un thème plus vaste et tracer un portrait touchant de ce «pays des superlatifs». Dans **Lumières** (Jean-Pierre Lledo, Algérie), un petit cinéma de quartier est témoin de l'histoire récente de l'Algérie et de la perte de la ferveur nationaliste (le film a été tourné en 1988). **Le soleil donne** (Sandro Agenor, La Réunion) témoigne de l'inquiétante révolte qui bouillonne chez les jeunes de l'île de La Réunion qui commencent à relever la tête.

Et la fierté arabe, un an après la Guerre du Golfe? La production fut relativement discrète à ce sujet. Où est donc passé le «nationalisme frémissant des premiers films maghrébins⁽¹⁾»? Peut-être est-ce encore trop tôt? Nous avons tout de même pu voir **La Guerre du Golfe... Et après!** (Nouri Bouzid, Borhane Alaouié, Nejia Ben Mabrouk, Elia Souleiman, Mustapha Derkaoui, Tunisie) constitué de cinq courts métrages de cinq réalisateurs différents. L'oeuvre est très inégale et seuls **C'est Shéhérazade qu'on assassine** (N. Bouzid), avec sa caméra vertigineuse et son écriture intelligente, et **À la recherche de Shaima** (N. Ben Mabrouk), tourné clandestinement à Bagdad immédiatement après la guerre, sont vraiment dignes de mention. L'ensemble demeure cependant intéressant dans la mesure où il permet de réaliser à quel point le fossé est énorme entre Orient et Occident.

Les oeuvres marquantes de ces 8e Journées auront été deux documentaires réécrivant audacieusement l'histoire de leur pays

respectif, tout en embrassant l'Afrique entière: **Afrique, je te plumerai**, (Jean-Marie Téno, Cameroun; mention spéciale du jury) et **Lumumba, la mort d'un prophète**, (Raoul Peck, Haïti/Zaire/Allemagne; prix du meilleur réalisateur). Deux films amers, percutants; deux cris d'urgence d'une génération qui s'interroge, la rage au coeur, et qui cherche à régler des comptes avec ses propres dirigeants et l'Occident, considéré comme le complice du malheur africain. Des films qui provoquent et qui rouvrent des plaies mal cicatrisées.

Le nouveau cinéma africain d'intervention (et surtout la vidéo) se sera encore une fois taillé une place prépondérante, si bien qu'il est en voie de devenir un outil essentiel pour l'accès à la démocratie et à «l'éducation intellectuelle et même politique des populations»⁽²⁾, comme le croyait Patrice Lumumba. Mais s'il



Afrique, je te plumerai de Jean-Marie Téno

n'y avait qu'une petite élite à vouloir d'un cinéma engagé? La masse, elle, comme partout ailleurs, semble se contenter de bien moins. Nous en avons un exemple avec **Yeelbedo** (Abdoulaye D. Soe, Burkina Faso/Togo), un autre pauvre mélodrame qui fracasse des records au Burkina Faso. Si le succès de ce film est tel, c'est peut-être parce qu'il met en vedette des personnages burkinabés à la «Dallas», PDGs dans une tour de verre avec voitures de luxe, maisons confortables et

(1) Ferid Boughedir in *Les Cinémas arabes*, CinémaAction 43.

(2) In *Pour une histoire du cinéma africain*, Pierre Bachy.



Toubab bi de Moussa Touré

téléphones sophistiqués. En fin de compte, des personnages très américains qui font rêver. Le truc classique, quoi! Mais le destin tragique proposé par la conclusion du film vient ravir tout bonheur à tous les protagonistes. Veut-on signifier par là l'inaccessibilité à un tel niveau de vie pour le peuple africain? La question est intéressante.

«Prendre le cinéma comme si ce n'était pas du cinéma.» Cette phrase entendue dans le documentaire **Dix mille ans de cinéma** (Balafu Bakupa-Kanyinda, Zaïre) qui donne la parole à des cinéastes africains, traduit parfaitement le cinéma d'Afrique noire et des pays créoles. La fiction africaine demeure effectivement profondément ancrée dans le réel. Elle est en prise directe avec une esthétique presque documentaire, renvoyant ainsi des échos de cinéma direct. La caméra est souvent discrète, pudique, voire distante. Les réalisateurs mettent en situation, plus qu'ils ne mettent en scène, des personnages qui évoluent dans un espace défini et à l'intérieur duquel se déroule l'essentiel des événements.

Au contraire, en Afrique du nord,

le cinéma, même réaliste, demeure généralement un art de *spectacle*. C'est une «re-présentation» du réel, une exploitation du «médium cinéma» comme art ludique, onirique et métonymique. Autrement dit, «on fait cinéma». Du très beau **La Plage des enfants perdus** (Jillali Ferhati, Maroc), où chaque plan est le fruit d'un consciencieux travail de mise en scène, à **Ombres blanches** (Saïd Ould-Khelifa, Algérie/France) avec ses effets d'ombre et de lumière, le cinéma du nord se veut plus «construit», plus plastique, plus symbolique. Au-delà des moyens de production, c'est donc dans la conception même du cinéma que se démarquent les productions nationales et que s'illustrent les nouveaux représentants du cinéma africain et créole.

Ces représentants s'appellent Ba Kobhio, Ténô, Touré, El Fani, Folly... Ils sont allés apprendre le cinéma à Paris, Bruxelles ou Moscou. Maintenant ils retournent en Afrique, caméra à l'épaule, sur les traces des Sembène, Boughedir, Chahine, Ouedraogo...

Carlo Mandolini

Kafkaïen

Il y a parfois des modes qui viennent de nulle part. Ainsi Kafka est soudainement le nouveau centre d'attraction du cinéma, comme le prouve le récent **Kafka** de Soderbergh, sans parler de **Naked Lunch** et de **Shadows and Fog** qui adressent tous deux quelques hommages directs au grand écrivain. Mais ce n'est qu'un début. On annonce maintenant le tournage de **The Trial**, d'après une des œuvres les plus connues de l'écrivain. Orson Welles a signé en 1963 une première adaptation du *Procès*. Cette fois c'est **David Jones** qui signe la mise en scène. Il dirige **Kyle MacLachlan**, **Anthony Hopkins** et **Jean Stapleton**. Le tournage s'effectue à Prague et l'adaptation pour le cinéma est signée **Harold Pinter**.

Amérique du sud

Malgré son titre, **The Plague** (*La Peste*) n'aura aucune parenté avec l'œuvre célèbre de Camus. Il s'agira plutôt d'un drame à grand déploiement ayant comme toile de fond l'Amérique latine d'aujourd'hui avec tous ses problèmes sociaux et politiques. Tout un programme, donc, placé sous la direction de **Luis Puenzo**. Les interprètes: **William Hurt**, **Jean-Marc Barr** (**Europa**), **Sandrine Bonnaire**, **Robert Davall** et **Raul Julia**. Tout un programme, en effet!

Malle et Binoche

Louis Malle tourne un film intitulé **Dangereuse** avec **Juliette**

Binoche et **Jeremy Irons**. On salive déjà.

Singleton

John Singleton, le réalisateur de **Boy's N the Hood**, tourne



présentement son deuxième film, intitulé **Poetic Justice**. **Janet Jackson** en est la principale protagoniste.

Stuart Gordon

Toujours fasciné par les récits les plus bizarres, le réalisateur de **Re-Animator**, **Stuart Gordon**, va signer **Shadows Over Innsmouth**. C'est l'histoire d'un jeune homme qui tombe amoureux d'une sirène. Pas très original? On verra bien. Par ailleurs, **Gordon** agira en qualité de producteur pour **Body Snatchers**, un film d'**Abel Ferrara** avec **Meg Tilly**. Ce sera la troisième adaptation du roman de Jack

LA BOÎTE NOIRE

ADICCE

Verhoeven, Cronenberg, Schroeder, Anger, Deren, Pagnol, Gainsbourg, Tati, Keaton, Avery, Ferreri, Altman, Russell, Lombardi, Powell, Gillian, Greenaway, Forcier, Jarmusch, Carle,

Clouzot, Roeg, Wajda, von Trotta, Pasolini, Von Stroheim, Fassbinder, Demme, Kazan, Cukor, Wyler, Capra, Pabst, Murnau, Saura, Mizoguchi, Kurosawa, Ophüls, Zulawski,